

—Fou, dit Bertaud, en haussant les épaules, suis-moi.”

Edmond le suivit sans savoir s'il dormait ou s'il veillait. Ils entrèrent au salon où les trois dames étaient déjà réunies.

—Ma jolie nièce, dit Bertaud en allant à Lucile, permettez-moi d'user du privilège des oncles en vous embrassant. Maintenant je vous rends à votre mari.

—Quoi ! s'écria Lucile, vous savez...

—Je sais tout, et je vous pardonne : vous n'aviez qu'à paraître pour cela. Ma chère madame Lartigues, j'ai trouvé que six jours de supplice et d'inquiétude punissaient assez ce mauvais sujet-là. Et vous, Octavie, vous pouvez me récompenser largement de mon indulgence.”

Octavie rougit beaucoup, mais elle rit avec une grâce charmante, en tendant la main à Bertaud :

—Mon cousin et ma sœur d'adoption seront heureux..., mais je n'ai pas le mérite de me sacrifier pour eux.

—En vérité dit Edmond, je ne puis comprendre...

—Deux mots t'expliqueront tout ; ton oncle, M. Lartigues, était chez moi, il y a quinze jours, il m'a tout dit. En arrivant, je savais votre secret ; la substitution me parut piquante, et, depuis six jours je m'amuse à tes dépens... aux tiens seulement, car ces deux dames étaient dans ma confidence.

—Ah ! mon oncle, vous êtes cruellement vengé... Ainsi, ajouta-t-il plus bas, vos insinuations sur Gervais...

Véritables folies ! Mais, règle générale, évitons dans les ménages les amis trop intimes.

—Merci, mon oncle, je profiterai de l'avis.

—Tu seras donc ma tante, dit Lucile en embrassant Octavie.

—Dans trois semaines, dit Bertaud. Oh ! point d'opposition, ma future belle-mère, à mon âge on est pressé d'être heureux.”

Le soir, on devait aller au spectacle. Gervais s'était chargé d'apporter un coupon de loge. Il arriva à sept heures ; on l'attendait pour monter en voiture. Comme il ignorait l'explication qui avait eu lieu, il s'approcha de Lucile avec empressement.

—Pardon, mon cher, dit Edmond en se plaçant entre lui et sa femme, dont il prit le

bras, mon titre est reconnu, et je reprends mes droits.

Gervais, un peu déconcerté, se retourna vers Octavie, mais là il trouva Bertaud qui prit la main de la jeune fille.

—Pardon, mon cher monsieur Gervais, mais si mon neveu reprend ses droits, moi j'entre dans les miens. . . . Je vous présente ma fiancée.”

Gervais balbutia une phrase embarrassée, et, à son tour, il ne lui resta que Mme Lartigues.

Edmond rentra triomphant dans sa vie de bonheur et d'amour. Aussitôt après le retour de M. Lartigues, Bertaud épousa Octavie, qui se vanta souvent d'avoir le meilleur et le plus aimable des maris. Quant à Gervais, on ne le vit plus qu'à de rares intervalles chez son ami intime, et bientôt il cessa tout à fait d'y paraître.

CLEMENCE LALIRE.

LE COFFRET D'EBENE.

ESQUISSE DE MŒURS.

I.

—Ainsi, ma bonne Henriette, ton cousin sera de retour à Paris vers la fin du mois ?

Oui, ma chère Clémence : sa dernière lettre, que mon père vient de recevoir, nous annonce son arrivée. Est-ce que cette nouvelle t'intéresse ?

—Elle m'intéresse pour toi.

—Je ne te comprends pas.

—C'est que tu y mets de la mauvaise volonté. Sois franche ; est-ce que ton cœur ne te dit rien ?

—Absolument rien.

Cependant, si j'ai bonne mémoire, on avait formé autrefois sur toi et sur ton cousin des projets...

—En effet, il était vaguement question d'un mariage de convenance. Arthur a vingt mille francs de rentes, j'en aurai peut-être le double un jour ; il n'en fallait pas davantage pour que mon père, qui affectionne beaucoup son neveu, nous jugeât faits l'un pour l'autre.

—Un mariage de convenance ! tu es modeste. Quoique nous fussions bien jeunes à l'époque où M. Arthur quitta cette maison pour